

Lecture raisonnée
du schéma du discours capitaliste
par J. Lacan

Invité à parler d'un sujet qui m'occupe depuis les années 90 j'ai pensé aborder d'emblée le sujet de votre appel, le discours capitaliste selon Lacan. Aussi j'ai avancé ce titre.

La réflexion a imposé de n'aborder le vif du sujet qu'après avoir exposé ce préalable qu'est la logique des places. Vous le proposer va retarder l'abord du discours du capitaliste à proprement parler, aussi vous demanderai-je un peu de patience.

Seule pouvait répondre une reprise à la base des textes fondamentaux. Il me fallait, sans préjugé, approcher la logique qui avait amené Lacan à dessiner pour la première et dernière fois le mathème du discours capitaliste à Milan le 12 mai 1972, tout en soutenant que c'était bien un discours du maître.

Quant à se référer aux formules de Lacan autant en respecter les règles telles qu'il les a élaborées.

Lacan n'a pas attendu les événements de 1965 pour s'intéresser à Marx ou tenter de formuler la notion de discours. Dès 1953 Lacan avançait le terme de discours analytique. Quant à la structure des quatre discours nous l'avons vu s'élaborer pas à pas lors du séminaire d'un autre à l'Autre de 1968. Lors de l'ouverture de ce séminaire un écrit au tableau attendait les participants qui pouvaient lire – « L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole ». Voilà qui éliminait d'emblée toute « parlotte » et tout « procès d'interlocution ».

Un mathème, puisque c'en est un, n'a aucun besoin de figurants pour proposer un accès au réel. Les sujets y trouveront leur place sachant qu'il s'agit bien de sujets tels qu'ils définis par la logique des signifiants. Ils ne peuvent en aucun cas être pris pour des individus qui interviendraient dans un système d'interlocution. Leur figuration n'obéit qu'à une facilité pédagogique.

Ce mathème est un jeu structurel qui offre cette particularité de s'articuler à quatre en interaction permanente suivant des règles précises ... et se développant selon une logique qui se déploierait suivant un tétraèdre.

L'autre particularité de cette structure consiste à faire se déplacer sur des places fixes un jeu de lettres, elles mêmes dans un ordre constant.

Ce qui caractérise la structure discursive ouvrira ce propos, puis sera interrogée la question des places. Leurs relations logiques permettront d'aborder leur vectorisation, puis leur articulation dans un espace tétraédrique en équilibre offriront la conclusion ... provisoire.

Le discours, une structure

Dès 1956, Lacan proposa cette définition minimale de la structure exigeant qu'elle fut « d'abord un groupe d'éléments formant un ensemble co variant », à quoi ajout-t-il – « La notion de structure est déjà par elle-même une manifestation du signifiant ». Il confirma en ces termes – « La structure s'établit toujours par la référence de quelque chose qui est cohérent à quelque chose

d'autre, qui lui est complémentaire ».

Les définitions ne dérogent en rien à celles qui régleront plus de quinze ans après la logique des discours même si elle sera rendue plus complexe.

a - Champ du langage

Dès l'article inaugural de 1953 intitulé « Fonction et champ de la parole et du langage » Lacan pouvait avancer que « la parole est un don du langage et le langage n'est pas immatériel ».

Ainsi le langage est « corps subtil » et cette matérialité supportera les places où joueront les lettres.

Dans cette matérialité première la parole viendra confirmer les places selon la cohérence de la logique du signifiant.

Dans le « graphe du désir », A « lieu plutôt que place » est le passage obligé pour que s'organisent parole et désir.

Postuler que la notion de structure est « une manifestation du signifiant » n'est ce pas présumer d'une logique qui anticipe à l'exercice de la parole tout en étant déjà ouvert par sa fonction ? Le postulat offre un support matériel au discours « un site préalable du pur sujet du signifiant, avant même d'y venir à l'existence pour le dire, avec Hegel, et contre lui, en maître absolu ». Lacan précisait dès l'article de 1960 qu'il serait le « témoin de la vérité » dès que la parole y introduirait « la feinte », anticipant le semblant. C'est sur ce « corps » que se creuseront les places, distribuées autour de la vérité, qui recevront les discours.

Vont s'ériger à partir de la vérité et s'en distinguer « le semblant » et, fille du savoir « la jouissance ». C'est ainsi que Lacan les désigna à partir du moment où va interroger le discours du capitaliste. Sans doute faudrait il parcourir les étapes préalables mais le temps nous presse. Pour faire vite disons que la place du semblant a longtemps été celle de l'agent du discours, pur semblant lui-même. Celle de la jouissance a recelé celle du travail, puis de sa condition, le savoir, sans lequel pas de jouissance. La quatrième place tenue en 1972 par le « plus -de -jouir » a été habitué par le produit du discours, effet de la relation des deux premières, en vérité, et nécessaire à ce que s'en extrait un plus-de-jouir.

En la place creusée par le savoir, Lacan reconnaîtra celle du travail car il ne peut s'effectuer sans savoir. En le produit sera là en quatrième place pour recevoir les effets du travail. Au fur et à mesure de l'élaboration et du discours qui viendra s'y loger ces désignations pourront évoluer. Par exemple la dominante pourra se reconnaître comme la place du semblant ou celle du produit comme celle du plus de jouir. La dénomination changera mais la place restera fixe comme ses relations, symbolisée par des vecteurs avec les autres places.

Si se retrouvent les quatre éléments souvent rencontrés dans les élaborations de Lacan comme minimum à faire structure, ils vont servir ici de fondement fixe à une autre série de quatre qui pourront s'y déplacer. Ils s'établissent préalablement à toute parole mais déjà suivant la structure imposée par les lois du langage. Ils sont une « manifestation du signifiant » et tel « champs du langage ».

Ainsi la structure discursive est ancrée dans une certaine matérialité du langage « qui leur fait support réel ». Entre alors en jeu la fonction propre à la parole.

b- Fonction de la parole

La vérité se fera le garant, supportera au sens plein ce qui autorisera toute

expression de la parole.

La formulation saussurienne suffit à définir ces éléments fondamentaux. Si, en effet, la définition différentielle du signifiant veut qu'il ne soit aucun des autres, l'écriture $S_1 \longrightarrow S_2$ vaut pour toute articulation élémentaire de la loi de la parole. Lacan aura précisé que si S_1 permet d'écrire ce signifiant Un qui ne peut être aucun des autres, le S_2 , écrira lui, ce tous autres qui suffisent quant à eux à décrire le champ du savoir.

Conférer cette fonction à la parole revient à faire régner les lois qui la détermine – mais avant ce qui la rend crédible – qu'elle dise vrai. A suivre Lacan la parole est « la seule forme d'action qui se pose comme vérité * (p 69 ?). Se creuse déjà à l'entendre dans la matérialité du langage cette exigence qui fait place. La vérité fondera ce pivot autour duquel s'ordonneront les autres « godets » avec lesquels s'organiseront différentes relations logiques qui feront l'écheveau de cette topologie fondamentale sur laquelle iront s'articuler les discours. (cf p 13)

S'inscriront dans l'Autre les éléments que nécessite la parole.

Mais si, comme il a été dit, la parole est une forme d'action, elle ne pourra pas ne pas produire quelque chose. Ce produit sera le quatrième terme nécessaire à faire support à tout discours.

Ces quatre termes seront le creuset des quatre places fixes à recevoir les éléments permutatifs qui formeront les discours effectifs.

Faut-il ajouter que c'est à partir du semblant que chaque discours d'organise au mieux. Ainsi au début de on élaboration Lacan avait choisi d'appeler cette place celle de l'argent. Et, comme elle donnait son nom au discours elle pouvait se reconnaître aussi comme dominante. Est-ce alors que le fait qu'elle fut occupée par S_1 dans le discours du maître qui influença Lacan ou déjà cette marque laissée par celui qui l'occupait. Quelque chose comme une mémoire de la place.

Souvent ignorée des commentateurs, qui privilégient des jeux de lettres parfois erratiques, ce sont les relations entre les places qui régissent l'articulation des discours.

Comprendre trop vite, n'est-ce pas ce piège qu'offrent les lettres détachées de ce qui les fonde ? Sans doute la trop connue définition du sujet fait-elle ici appel de se retrouver au chef de l'écriture du discours du maître. Elle semble du même coup autoriser à une imaginariation abusive de pseudo scène discursive. En témoignent par exemple les mirobolantes « parlottes » du Comment taire le sujet¹.

Car la logique discursive se donne si peu comme une « scène » qu'un discours peut être « sans parole », y compris celui d l'analyste.⁷

Lacan a d'abord présenté les places et les articulations qu'elles entretiennent entre elles.

« Un discours sans parole » résonnait comme l'accueil dans l'architecture discursive aussi bien la science que, plus tard, le capitalisme.

Au début du séminaire « l'Envers de la psychanalyse », le 26 novembre 1969 » (J.L – Le séminaire – L'envers de la psychanalyse – Paris – 1991 – Le Seuil – p 11) revenait sur le fait que la structure du discours dépassait de beaucoup la parole. (J.L – Envers – 11-XI-69).

En effet, les lois de la parole, avant tout dit, ordonnent le creuset des

1 Serge Lesourd, *Comment taire le sujet* – Ramonville Sainte Agne – Eres, 2006

places où s'inscrivent les relations entre les lettres. Elles peuvent s'établir sans paroles effectives ou même hors sens. Il en ressort qu'un discours n'est pas un « procès d'interlocution ».

Les places ne confèrent pas, à proprement parler de sens à ce qui s'y posera mais reconnaissent ou plutôt défèrent, des fonctions selon l'articulation logique de leurs relations.

A propos des places il reste encore à distinguer les déterminants de ces places et les conséquences de l'ouverture du tétraèdre.

Les déterminants évolueront en fonction des avancées de Lacan mais aussi des différentes imprégnations que subiront les places, conséquences des passages de lettres et surtout de l'interaction des discours les uns par rapport aux autres, car, il faut le rappeler la structure n'est autre que la réunion des quatre.

Retournons au texte du Savoir du psychanalyste reporté dans l'édition du Séminaire ... ou pire non sans quelques erreurs de schéma. Il y rappelait –« Ce que j'ai isolé des quatre discours résulte de l'émergence du dernier venu, le discours de l'analyste ». Il s'agit d'un « ordre » dont s'éclairent d'autres discours qui ont émergé bien plus tôt ». Et Lacan d'insister – « Je les ai disposés selon ce qu'on appelle une Topologie ... en ce sens qu'elle est mathématisable ».

Et il la définit comme « la topologie fondamentale d'où ressortit toute fonction de la parole ».

Lors de la leçon du 19.12.72, Lacan rappelait que « des quatre discours ... il n'en existe quatre que sur le fondement de ce discours psychanalytique qui s'articule de quatre places, chacune de la prise de quelque effet de signifiant et que je situe en dernier dans ce déploiement.

Donc, à partir de l'émergence du discours du psychanalyste peuvent s'ordonner les quatre discours suivant les quatre places prédéfinies par le procès de la parole, aux relations ainsi déterminées. Lacan en appellera deux autres, fondamentales, celle d'impuissance et celle d'impossible.

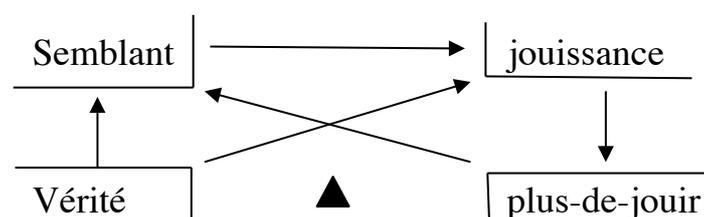
La dénomination des places va évoluer au fur et à mesure des élaborations de Lacan et de l'affinement de son élaboration et de l'espèce de contamination qui provoque le passage d'une lettre sur une place.*

*Il vaudrait de reprendre par le menu l'avancée qui aura nécessité ces changements mais pour les besoins de cette monstration, retenons l'un des derniers choix de Lacan soient – vérité – semblant – jouissance et plus-de-jouir. (cf ou pire ... p 67).

Vectorisation des places

Les places étant désignées, quelles relations entretiennent-elles ? Lacan les a figurées par des vecteurs.

Par exemple, pour celles qui ont été retenues :



Cette mise à plat facilite la compréhension des relations entre les places mais ne rend pas compte de la topologie dont elles se fondent.

« Le nombre et l'orientation des vecteurs suffisent à distinguer par un caractère absolument spécial chacun des quatre pôles qui s'énoncent de la vérité du semblant, de la jouissance, et du plus-de-jouir » (Ou pire - p 69).

Quant à la bifidité de la vérité, il y aurait dans cette particularité l'origine de la division du sujet « qui » n'est sans doute rien d'autre que l'ambiguïté radicale qui s'attache au terme de la vérité ». (Envers p 206).

Soulignons une fois encore que ces relations, à ce stade, s'écrivent et se pensent sans les lettres qui viendront les compléter en mathème de discours.

La fonction de la parole, fondée sur la vérité, découpe, comme il a été dit, la place du semblant et celle de la jouissance. Originellement Lacan y avait reconnu l'agent et l'autre. Mais le premier est il jamais, comme signifiant, autre chose qu'un semblant et le second est-il jamais entrevu comme autre chose que moyen de jouissance ? Le plus-de-jouir sera alors bien le produit de cette ... alliance.

Et de cet habitat « (le mot est de Lacan) vont se générer quatre discours et « seulement quatre ». Lacan n'a cessé de répéter que la structure discursive était limitée à ces quatre. Il l'a même dit lors de ce discours de Milan, quant il paraissait en écrire un cinquième.

Entre autres pour répondre à Bernard This qui en avait dénombré vingt quatre. La recherche de M This était formelle et même un peu mythologique

Tétrades

« Tétrades » semblait la dénomination que Lacan préférait pour désigner l'expression topologique de la détermination des places.

Cette organisation à quatre n'est pas neuve dans son élaboration. Déjà lors de la leçon du 20 mars 1968 Lacan supposait cette structure à l'acte analytique, et donc, en anticipant si peu, à son discours. N'incitait-il pas à « le voir comme une sorte de tétraèdre en perspective » .

C'est à partir de cette remarque que Lacan a pu construire le mathème du discours du psychanalyste à quelque temps de là lors du séminaire d' »Un Autre à l'autre » où il fait jouer les relations de la structure au langage et de la jouissance.

Lacan posait ainsi les règles des relations des places entre elles dans « le savoir du psychanalyste ».

« nulle part il ne pourra y avoir convergence de trois vecteurs ni nulle part divergence de trois vecteurs au même sommet..

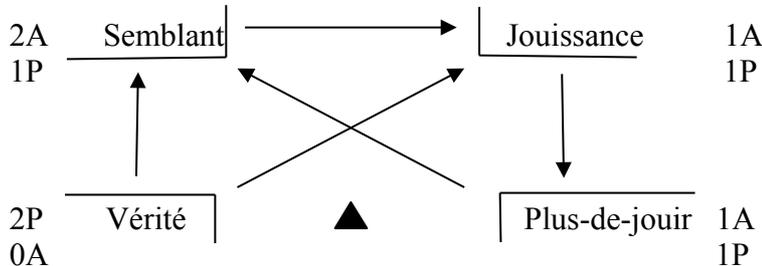
De surcroît « un sommet a la propriété de divergence, mais sans aucun vecteur qui arrive à le nourrir ».

Il est loisible de reconnaître là le sommet où niche la Vérité puisque fondement de la parole, elle peut que se mi-dire. D'elle, un vecteur la liera au semblant et un autre à la jouissance mais elle ne saura jamais rien du plus-de-jouir, que pourtant le jeu des places entre elles produira. Ainsi la vérité installera toute parole divisée entre semblant et jouissance dans une ignorance fondamentale dont se nourrit l'inconscient. Cette ignorance sera la cause de

l'instabilité de tout discours que le semblant en fonction d'agent vise pourtant à ce que cela tourne rond.

Pour figurer cette instabilité foncière Lacan suggérait de faire tenir ce tétraèdre « sur sa pointe² » !

Equilibre scabreux mais ainsi « tous les tétraèdres seront strictement équivalents ».



A plat cela s'écrirait comme il a été vu.

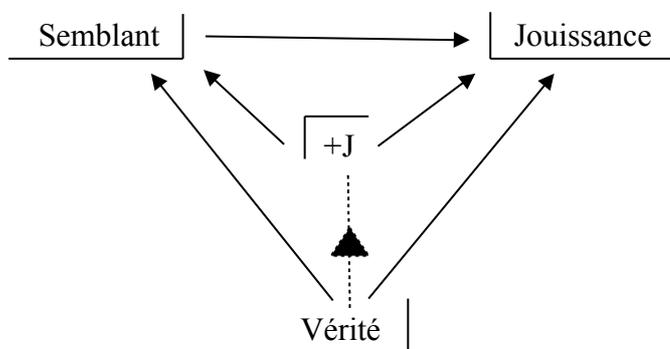
écrit le manque de relation entre la vérité et le plus-de-jour

Les places qui supportent les discours se partagent de façon inchangées les sommets de la tétrade métastable et leur préséance sur tout positionnement une lettre à l'affirmation de Lacan lors de l'ouverture du séminaire « d'Un Autre à l'autre » le 13 novembre 19968, qui pourrait sembler contredire ce que le discours doit à la parole (J Lacan – Le séminaire – d'Un Autre à l'autre – Paris 2006 – Le Seuil – p 11).

« L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole ».

Cette phrase accueillait les participants au Séminaire, écrite au tableau et ne pouvait que leur rappeler l'article « Fonction et champ de la parole et du langage ». (J. Lacan – Ecrits op cite p 237 à 322 où la parole était condition du discours.

Quant à la scabreuse présentation « en pointe » qu'aucune transcription du séminaire, officielle ou pirate n'a jamais proposé ...



Où l'arrête supprimer est cependant inscrite ici en pointillé

Le choix a été fait ici de faire reposer le discours sur pointe de vérité . Celle du semblant aurait pu être choisie de façon plus volontariste

Cette structure posée sur la pointe caractérise, toujours selon Lacan, ce qui constitue l' « assiette sociale du discours ». Assiette,, alors, fort mal partie, elle est à prendre sous son sens équestre et dont Freud avait déjà remarqué qu'il n'est pas certain que le cavalier fut toujours maître de la situation. Cette assiette doit suivre des mouvements parfois imprévus comme le passage d'un discours à l'autre. Il s'agit d'un équilibre dynamique d'autant, comme il a été vu que, ce tétraèdre est dépourvu de deux faces et d'une arête.

Il manque, pour que la tétrade fut ouverte, le vecteur liant la place du plus-de-jour à celle de la vérité laissé en pointillés sur ce schéma pour indiquer le tétraèdre complet.

Lacan parle de sa tétrade en terme de topologie nous l'avons vu. D'aucun refusèrent de l'admettre en son sens plein. Il faudrait cependant l'entendre comme un topos organisé par la parole et le langage et ordonné selon une logique figurée par les vecteurs (ou leur absence).

Impuissance et impossible

Parmi les relations logiques qui réalisent les liens entre les places, Lacan a explicité celles qui dépassaient la pure répartition signifiante. Ces relations sont fixes et valables pour les quatre discours. Elles sont invariables, démontrant ainsi que les vecteurs organisent des liens logiques permanents entre les places. Lacan a nommé « impossible » et « impuissance ».

Cf sa contradiction

Impuissance

Je n'en appellerai qu'à la référence de la « Radiophonie » de Lacan. « La structure de chaque discours y nécessite une impuissance définie par la barrière de la jouissance, à s'y différencier comme disjonction de la vérité (AE – 445).

Soit



L'impuissance que Lacan note de ce petit rectangle noir.

Dans « L'Envers ... » apparaît cette notion d'impuissance. Pas moyen donc de conjointre production ou plus-de-jour à la vérité – c'est à dire en dire le vrai.

Marx a bousculé ça avec la trouvaille de la « plus-value ».

Le manque de relation entre la production ou le plus-de-jour et la vérité autorisa Lacan à ouvrir le tétraèdre pour en faire tétrade tout en conservant sa

nature tridimensionnelle.

Si cette non-relation a gagné pour nous une sorte d'évidence, elle era pourtant mise à mal par l'économie capitaliste.

Impossible

Cette autre relation logique est-elle aussi présente dans tous les discours, fixée qu'elle est dès la logique des places. Sous la forme du réel c'est du côté de la science que nous aurions pu l'attendre mais notre sujet n'est-il pas celui de la science depuis Descartes ?

Creusée elle aussi par le langage elle est repérable de façon saussurienne du signifiant qui veut qu'un signifiant ne soit aucun autre. Définition donc purement différentielle qui nécessite deux places distinctes non seulement pour deux signifiants mais surtout pour un signifiant face à tous les autres.

Lacan fait un pas de plus en reconnaissant dans « tous les autres » un savoir – et dans le savoir, une jouissance. Nous le retrouverons lorsque nous installerons les lettres.

Cette relation d'impossible peut s'écrire ainsi :



Mais, et c'est là que cela se complique puisque Lacan affirme alors :

« Toute impossibilité, qu'elle qu'elle soit, si elle nous laisse en haleine autour de sa vérité, c'est que quelque chose la protège que nous appellerons impuissance » (203).

Lacan va alors, pour le montrer, user de quelque chose que j'ai laissé de côté jusqu'à maintenant pour m'en tenir à la fonction et aux relations logiques des places. Il va montrer comment ça colle dans tous les discours, tout en nous prévenant, que dans le discours du maître actuel quelque chose s'est « considérablement modifié » (Envers p 203).

Il y a une solidarité entre impuissance et impossible . (Envers p 203) .
La leçon du 10.06.70 est à ce titre essentielle.

Outre d'insister sur des points comme « La première ligne (des discours) se définit toujours comme impossible » (Envers p 203) ce qui implique de l'impuissance est toujours présente, puisque le tétraèdre qui les porte est ouvert. Et ce qui confirme encore que ce sont les relations logiques entre les places qui ont intéressées.

C'est donc à ce niveau que les choses se jouent avant même que les éléments – lettres ne s'y posent .- lorsqu'elles y viennent, elles sont impliquées dans la relation préalable.

De l'impossible Lacan a pu dire que logiquement c'est « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ». En tant que tel, le moteur de la science.

De la solidarité entre l'impossible et l'impuissance Lacan en a pu dire – « Toute impossibilité, qu'elle qu'elle soit, si elle nous laisse en haleine autour de sa vérité, c'est que quelque chose la protège que nous appellerons impuissance »

Autrement dit, en organisant le « silence entre plus-de-jouir et vérité, le discours consolide et protège de toute écriture le lien d'impossibilité ... tout en laissant le sujet en haleine ... de l'atteindre.

La relation d'impossible est donnée par la place de la vérité³.

Lacan l'a dit ainsi :

« ... entre nous et le réel, il y a la vérité (elle-même) chère petite sœur de l'impuissance ».

C'est une autre manière de retrouver l'impossible comme réel préalablement proposé en termes saussuriens.

La vérité est « sœur de l'impuissance » car dans aucun discours elle ne peut être mise en relation avec ce que produit le discours ainsi que le détermine la logique des places. Dans ce parc à la française les lettres vont pouvoir jouer leur jeu propre.

3 cf., J.L., D'un Autre à l'autre, Paris, Seuil, 2006, p.30 - « La structure c'est donc le réel. Ça se détermine en général par convergence vers une impossibilité »